



PARIS

Rédacteur en chef
JULES LERMINA

BUREAUX
17, Rue Vivienne

LYON

Directeur
JULES FRANTZ

BUREAUX
32, rue de l'Arbre-Sec

LITTÉRATURE ARTS SCIENCES PHILOSOPHIE

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

AVIS.

Voir, à la deuxième page, le feuilleton:

LES DRAMES DE LYON

Le n° 14 du *Refusé* contiendra:

Paris, par Jules LERMINA.

Lyon, par Jules FRANTZ.

Fantaisies, par Emile FAURE, Georges SAUTON, Denis BRACK, G. PETIT, E.-A. SPOLL, Victor NOIR, Alexis BOUVIER, Victor CHAUVET, etc.

Le *Refusé* contiendra une revue des journaux de Paris et de la province, un *memento* complet et raisonné des faits de la semaine, les théâtres de Paris et de Lyon...

En un mot, tout sera pour le mieux dans le meilleur des *Refusés* possibles.

Lyon, 29 janvier 1866.

Mon cher Frantz,

Vous me demandez, et ce m'est un grand honneur, de prendre la rédaction en chef du *Refusé*. Je vous le dis sans ambages, j'accepte et je vous remercie.

Ce m'est un vif plaisir de sentir qu'à cent vingt lieues de Paris il se trouve des cœurs jeunes, vivaces, comprenant tout ce qu'il y a de véritablement utile dans la tâche que j'ai entreprise et m'offrant leur concours spontanément. Ces témoignages d'estime nous consolent de bien des déboires. Au moins ils nous ont prouvé que nous ne sommes point aux yeux de tous de vils folliculaires; à Lermina et à sa clique, vous offrez droit de vie au milieu de votre vaillante famille. Vous apprécierez de plus en plus, et c'est à cela que tendront tous nos efforts, que loin de rechercher le scandale, nous n'avons d'autre but que de poursuivre, par tous les moyens en notre pouvoir, la recherche du vrai, du fort et du bon. Pour nous, et je le répéterai tant que la plume ne se sera pas brisée entre mes mains, rien n'existe que ce qui est honnête. Le vice, l'infamie, sont vice et infamie, à quelque sphère qu'appartienne le coupable, sur quelque piédestal qu'il se dresse.

Mais de programme il n'est pas besoin. Vous me connaissez, puisque vous m'appelez. Me voici, mais je vous en avertis, j'ai des idées très-entières, et je désire les appliquer, partout où je me trouve, dans leur plénitude. Laissez-moi prendre un pied chez vous, j'en prendrai quatre, je vous le dis en toute sincérité; et pour vous le prouver, je commence à vous donner mes instructions (!!!).

Je viens de parcourir la collection de votre courageux journal. Bien! très-bien! mais... trop de *tartines*. Allons, ne soyons pas trop longs. Les meilleures vérités se disent en vingt lignes.

La théorie est excellente: mais n'en abusons pas, pas de théorie, que diable! Vous croyez qu'il est intéressant de donner votre opinion sur telle ou telle question qui est d'intérêt général, je le veux bien, mais qui aujourd'hui, aujourd'hui, entendez-vous bien, n'attire pas l'attention? Soyez actuels, surtout, toujours. Chaque

jour amène son *quantum* de faits, de circonstances dont la morale doit être tirée: chaque groupe d'idées, surgissant au jour le jour, constitue une *morale en action*.

Donc, lisez les journaux, sachez, c'est votre métier, ce qui se fait, ce qui se dit, ce qui se passe. Empoignez, prenez corps à corps l'actualité, pressez-la pour qu'elle rende son enseignement, comme fait un fruit mûr de son suc.

Donc, je vous en prie, mon cher Frantz, pas d'articles de cent cinquante lignes, à moins que le besoin ne s'en fasse absolument sentir. Veillez à cela plus qu'à aucune autre chose.

Je me résume: Dans chaque numéro du *Refusé*, Emile Faure, Georges Sauton, Victor Noir, E.-A. Spoll, Georges Petit, Alexis Bouvier et Jules Lermina, soussigné, vous enverront des articles de Paris.

De votre côté, occupez-vous de Lyon, en entrefflets (terme technique) brefs, substantiels. Je ne voudrais pas me poser en pédagogue, mais j'ai deux ans de luttas, quotidiennes, incessantes, et je commence à comprendre ce que veut le public. Surtout pas de vers!!!

Espérons que Lyon ne se plaindra pas de ces quelques bouleversements. Paris nous sera sympathique, soyez-en certain.

Et bras dessus, bras dessous, marchons ensemble vers notre but que nous nous abstenons de définir, afin de n'être point désagréable à notre imprimeur.

A vous,

Jules LERMINA.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 4).

POMPOGNE

Professeur des ÉCOLES MUTUELLES et Directeur de L'ORPHÉON LYONNAIS.

AU PHYSIQUE:

Corps grêle. — Figure grêle. — Physionomie grêle. — Sait qu'il ne peut pas compter sur sa mine pour payer ses créanciers et s'arrange en conséquence. A usé sa vue à vouloir regarder les choses et les gens de trop près.

AU MORAL:

Très-réservé. — Très-paisible. — Très-doux. — Très-épais. — Très-timide. — Très-intéressé. — Faisant du son pour avoir de la farine, selon sa propre expression.

EN MUSIQUE:

A en horreur la musique bruyante et les chants de guerre. Préfère les pastorales, les barcarolles et la mélodie à tous les airs de bravoure. Musicien passable, mais un peu passé. — Se paie encore son petit solo de flûte dans les concerts de sa société. — Elève de Maniquet, de là son amour pour l'accord parfait!! — Compose des romances et des symphonies, assez peu montées de ton, pour femmes et enfants, avec partie de flageolet, d'accordéon, de triangle et de raquette. Assez réussi comme naïveté mélodique!

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS:

Évite avec soin les cinquièmes actes de drame, les exécutions capitales, les opéras guerriers, la lecture du *Refusé* et tout ce qui peut développer des émotions fortes.

Ne renie ni son atelier, ni son râtelier. — Fils de ses œuvres. S'est fait, grâce à son travail, une petite position. — Estimable et estimé, et... n'est pas trop fanatique de son art — et — métier.

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

TOUT PARIS

Triste semaine que celle qui vient de s'écouler péniblement. Pas un fait heureux, pas un caquetage intéressant, rien; aucun journaliste n'a eu l'aimable idée d'appeler un de ses confrères *propre à rien*, et nous n'avons pas un seul duel à l'horizon. Aucun député n'a traité une feuille littéraire politique de *vendue* et nous ne voyons poindre ni tribunal d'honneur, ni enquête à l'infamie (1).

C'est peut-être l'occasion de s'informer respectueusement où en est l'affaire Kervéguen-Guérout. De remise en remise et d'incident en incident, tout cela menace de tourner en eau de boudins. Avouez que les parties intéressées, après avoir fait grand bruit de l'accusation injurieuse que vous savez, ont l'air de l'avoir oubliée.

Il me semble que la presse légère, aussi bien que l'autre, a le plus grand intérêt à ce que l'enquête soit menée à bonne fin. Il nous faut un jugement sérieux, loyal et sincère. Car si l'on s'abstenait de le donner, le public, toujours mal disposé quand il s'agit de journalistes, le public, dis-je, croirait que M. de Kervéguen avait raison.

L'autre soir avait lieu à la Comédie-Française la première représentation de *Paul Forestier*, comédie nouvelle de M. Emile Augier. On s'attendait à quelques incidents tapageurs, les premières représentations de M. Augier étant toutes fort bruyantes. Tout s'est fort bien passé, on n'a étranglé personne, pas même la pièce.

C'est une œuvre bien pensée, brillamment écrite et jouée!... jouée comme jouent les premiers comédiens du monde quand ils veulent s'en donner la peine.

Décidément Emile Augier est un auteur dramatique hors ligne. Alexandre Dumas fils peut l'égaliser quelquefois, Sardou l'essayer, Léon Laya l'admirer, mais aucun de ces messieurs n'a dans aucun de ses bagages une pièce de la valeur de *Paul Forestier*.

N'oublions pas de dire que le Théâtre-Français a l'ingénieuse idée de faire alterner la pièce nouvelle avec *Hernani*. On a prétendu ces jours derniers que le drame de Victor Hugo avait été retiré par ordre. Heureusement non. L'administration a défendu *Ruy-Blas* mais elle tolère *Hernani*. Il faut dire que cette pièce fait de l'argent et le directeur de la Comédie-Française a obtenu l'autorisation de la jouer jusqu'à ce que tout Paris l'ait vue.

Du Théâtre-Français à l'Eldorado il y a une distance morale inappréciable — mais en suivant la rue Richelieu et les boulevards on y arrive en un quart-d'heure. Donc, dimanche soir je fus à l'Eldorado.

Un monsieur chantait une romance et s'en acquittait assez bien. Il allait se retirer quand un coup de sifflet retentit, vif, perçant, isolé. Aussitôt les spectateurs se levèrent en masse et sur toutes les physionomies impatientes je lus clairement cette espérance: Enfin, on va donc étrangler quelqu'un!

Pour que la fête fût complète on fit bisser le dernier couplet. Le siffleur persista mais avec un tel acharnement qu'il prenait à peine le temps de respirer. Les entétés du parterre applaudirent à tout rompre, on criait, on gesticulait, on cassait les chopes, c'était un beau bruit.

Avec tout cela impossible de découvrir le siffleur, on l'entendait et on ne le voyait pas. — De guerre lasse il se tut et nous sûmes toute la vérité à la sortie seulement.

Ce siffleur enragé est un mercier de la rue du Petit-Carreau; le matin même, il avait reçu une grande quantité de cravates nouvelles, dites cravates à l'étrangle. Il s'en était mis une autour du cou et s'était rendu à l'Eldorado, caressant un petit projet: je sifflerai, pensait-il, on voudra me mettre à la porte, je résisterai, on me prendra par le cou et

(1) Cher collaborateur, vous oubliez le mot de la semaine: Les feuilles soumises. (N. D. L. R.)

alors je crierais bien haut: — Vous le voyez, je n'éprouve rien de désagréable, j'ai une cravate à l'étrangle, venez chez moi, rue du Petit-Carreau, 333, je vous en vendrai au prix de fabrique! Que dites-vous de cette réclame au sifflet?

J'ai promis de relater ici tous les procès de presse, je tiens parole.

Vermorel, déjà nommé la semaine dernière, vient d'être condamné à 200 fr. d'amende pour appréciation d'un procès pendant entre son journal et un officier retour du Mexique.

Dix journaux politiques, parmi lesquels le *Journal de Paris* et les *Débats*, c'est-à-dire les deux meilleures feuilles politiques de la capitale, viennent d'être condamnés chacun à mille francs d'amende et aux frais.

Inutile de dire que les dix journaux épuiseront toutes les juridictions possibles.

On vient d'inventer un instrument de musique composé de bois et de cordes, appelé xilophone. Il faut taper sur les cordes avec deux baguettes, ce qui est très-fatigant. Les prétendues notes que l'on obtient ressemblent à des hoquets assez justes mais très-peu harmonieux.

Je propose de changer le nom de cet instrument et de le nommer: le hoquet Chassepot.

Emile LAMBRY.

M. Amédée Rolland, connu au théâtre et en ville comme mademoiselle Silly pour avoir été fréquemment sifflé, vient de recevoir mille francs. Est-ce pour consoler ledit Rolland de ses chutes d'hier et de celles probables de demain qu'on le pensionne? M. Rolland s'imagine peut-être que nous sommes encore au mauvais temps des Louis XIV; époque à laquelle les grands seigneurs entretenaient la littérature exactement comme ils nourrissent aujourd'hui les filles publiques.

M. Rolland a écrit au *Figaro* une longue lettre pour expliquer la réception de ses mille francs. Cette lettre dont l'obscurité et l'incohérence vaut à elle seule un long drame de M. Rolland, n'a obtenu qu'un seul résultat, celui de nous faire rire une dizaine de minutes et de nous persuader que M. Rolland est victime d'un bienfait anonyme.

M. Amédée ne nous dit pas dans sa lettre qu'il est un ancien orphelin de Genève, abandonné dès l'âge le plus tendre dans une cabane déserte, mais il nous le laisse à penser. Que M. Rolland se console: quand beaucoup d'auteurs sont mutilés par la censure, quand beaucoup de malheureux protestent dans l'antichambre de M. Doucet pour obtenir de conserver des phrases considérées suspectes, on glisse des billets de banque dans la main de M. Rolland pour encourager ses audaces.

On a l'air de lui dire:

« Vous allez nous faire une vigoureuse satire sociale, vous allez cingler tous les vices du siècle, voici mille francs, mais ne touchez à aucun grand personnage ni à aucune institution moderne. »

Si M. Rolland se moque de nous, avouons que l'on se moque de lui.

Georges PETIT.

Un des collaborateurs de l'ancien *Corsaire*, et du *Satan* d'aujourd'hui, Georges Petit, surveille en ce moment les répétitions d'un petit acte aux Célestins: *La Famille Gredinet*, c'est le titre de cette bluette. Nous avons un certain scrupule à dire tout le plaisir que nous a causé la répétition de cette pièce, car Georges Petit est un de nos amis. Mais, dût-on nous accuser de partialité, nous affirmerons que M. Luco et Mlle Clarisse jouent avec talent des scènes pleines d'humour et d'imprévu.

Ce sera un succès; nous le prédisons et n'en aurons pas le démenti.

(Le Secrétaire de la rédaction.)

AU REFUSÉ

J'aime le *Refusé* dans sa fringante allure. C'est un étalon vif et de belle encolure, Il ouvre ses naseaux à tous les vents de l'air Et fait sur le pavé sonner ses pieds de fer. La Liberté le presse en sa nerveuse cuisse, Derrière elle s'assied, en croupe la Justice, Et ces deux saintes sœurs, en se donnant la main, Causent avec gaieté le long de leur chemin. Elles ont, en passant, quelques coups de fécule A frapper sur ce qui leur paraît ridicule, Sur chaque petit nain qui se pose en héros. Elles en ont au fat, elles en ont au sot ! Et c'est avec raison ! elles font ce qu'il faut. J'aime leur sans- façon ! J'aime la plume franche De ceux qui sont rangés sous leurs joyeux drapeaux ; Ils sont comme un oiseau qui chante sur la branche. Ils sifflent un peu tout, casquettes et chapeaux ; Mais ils vêtent d'humour leur blâme qui s'épanche, Et c'est en souriant qu'ils tracent leurs *potcaux*. Tant pis pour qui s'affiche !.. Il tombe en leur domaine ; Mais pour calomnier et renouer la haine Des traits de la critique ils n'ont jamais usé ; Non ! la Justice est là qui mesure leur dire. La Liberté leur donne un droit à la satire, Et s'ils la font toujours au milieu d'un sourire, Ma foi, vivent les fils du joyeux *Refusé* !

LÉO MEURY.

LETTRE D'UNE PARISIENNE

(N° 4.)

A M. le Directeur du journal le REFUSÉ.

Pour le lecteur, racontons ce qui s'est passé derrière le rideau : Hier lundi, après avoir lu le n° 12 de votre journal, je vous adressai une dépêche conçue dans ce style petit nègre que connaissait si bien le père de la duchesse de R..., lequel acheta une couronne à sa fille, moyennant une fortune acquise en faisant la traite. Cette dépêche disait : Vous connaissez d'Erney ? Si oui, réponse ce soir, Opéra-comique, loge 8. — A quoi vous répondîtes, à 10 h. 12 m. du soir, au théâtre de l'Opéra-comique, loge 8 : Moi avoir vu d'Erney. Lui promettre dire à moi son adresse si moi la demander.

A Monsieur Emile d'Erney.

Monsieur, Les Italiens, que vous semblez connaître, disent en commun proverbe : Qui va doucement va sagement ; qui va sagement va longtemps. Vous n'allez ni doucement ni sagement, reste à savoir si vous irez longtemps.

Vous avez déjà pour ma personne — que vous ne

connaissez pas — une sympathie irrésistible ? Ah ! la bonne figure que vous faites en me disant cela !... Laissez-moi profiter de l'occasion pour montrer mes vingt-huit dents (aurai-je jamais les autres ?) que vous déclarez *perlées*.

Regardez-vous, œil mouvant, geste harmonieux, mèche fatale et... je crois, ma parole, que vous avez mis un genou en terre !

Au feu !

Heureusement qu'au moment où cette scène se passe, il y a entre nous quelques centaines de kilomètres ; car autrement...

Tenez, un souvenir :

Madame de C. — encore une excellente amie — est mariée à un magistrat gros, court, empâté comme une ébauche de rapin, très-occupé et très-peu occupant.

En désespoir de cause — dame ! il y a aussi de ces extrémités !... — elle s'occupe de faire remettre son salon à neuf. Meublés sculptés, boiseries pure Renaissance, ciselures, marbres, tableaux, tapis, tout fut réuni pour embellir la cage. De plus, elle fit peindre un plafond, panneaux et fresques, où voltigeaient, en camaïeu bleu-tendre, des ronds d'Amours, qui n'avaient jamais eu affaire à leur tailleur.

J'ai dit le mot de cage ; on déclara à l'unanimité que c'était un nid, et comme, généralement, les mots donnent naissance aux sentiments, Madame de C. se trouva bientôt entourée par une nombreuse cour de jeunes premiers qui se mirent en devoir de lui dire des choses bleu-tendre..., comme le camaïeu.

Parmi ses adorateurs, il y avait un magnifique capitaine de cuirassiers, assez bien tourné pour dédaigner le corset, et à qui une femme eût pu dire sans trop faire rire, ce fameux et malheureux vers d'Hernani :

Vous êtes mon lion superbe et généreux !

Un jour, ils se trouvèrent seuls, et le capitaine qui avait commencé, comme toujours, à parler bleu-tendre, parla bleu de Prusse ; puis indigo ; puis rose ; puis rouge-vif ; puis...

Mon amie essayait en vain de pâlir les nuances, mais tout fut inutile, et, en vingt minutes, le terrible Capitaine en était déjà au vermillon.

La situation était tendue au point de devenir embarrassante : Se rendre ? sottise ! — Sonner ? scandale ! Appeler ? mauvais genre ! — Se défendre ? ça décoiffe...

Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel y avaient passé, et le beau capitaine dit enfin : Madame ! Madame ! n'accusez que vous qui m'enivrez, que votre beauté qui me rend fou ; mais si vous défendez vos lèvres, je les prends de force !

Vous comprenez, monsieur, qu'il y a de ces dangers qui demandent des expédients rapides.

Madame de C. eut, pour son bonheur, une de ces inspirations lumineuses qui décident du sort d'une bataille :

Reprenant tout-à-coup son calme, et souriant d'une façon railleuse : Capitaine, dit-elle, si vous faisiez cela,

que produirait sa présence, car à peine Louise l'eut-elle dévisagé, qu'elle poussa un cri terrible.

— Lui ! toujours lui, s'écria-t-elle, subitement affolée.

Le lieutenant de police en voyant ce changement dans les allures de la fille Lallemand, ne voulut pas laisser échapper cette occasion de se venger des dédains qu'il venait de subir et s'adressant à cette dernière, il lui dit d'un ton sardonique :

— Ah ! ah ! ma belle, il paraît que nous avons des sympathies pour papa Cormeau.

Mais Louise semblait ne plus avoir conscience du lieu où elle se trouvait, le regard obstinément fixé sur l'agent de police, elle murmurait toujours :

Lui !... lui !...

Alors Cormeau s'avança de trois pas et s'adressant à la jeune fille éperdue, il ajouta, en ayant soin de souligner chaque mot avec affectation :

— Tu as eu tort, ma chère Louise, de ne pas écouter attentivement les excellentes offres de Monsieur le lieutenant de police, car j'ai une petite proposition à te faire.

— Vous êtes le maître, monsieur...

— Je le sais, et c'est pourquoi, avant d'aller plus loin, je désire que tu assures à Monsieur que tu seras désormais une fille soumise et que tu t'empresseras d'exécuter les ordres qu'il lui plaira de te donner.

— J'obéirai...

— Bien. Tu es beaucoup mieux ainsi. Je ne te chercherai donc pas plus longtemps que je compte sur ta bonne volonté pour servir nos projets, et si je suis content de toi... je te dirai peut-être où il est.

vous me laisseriez croire que jamais, avec aucune femme, vous n'avez pu faire autrement.

Dites donc maintenant qu'il y a des magistrats qui n'ont pas une chance insolente !

Je vous ai raconté cela, monsieur, afin de vous dire que vous avez eu tort — si vous voulez être pris au sérieux, de débiter par le rouge-vif ; et puis encore que n'ayant pas la présence d'esprit de mon amie, je vous prierais de revenir un peu, désormais, aux clairs.

Pour vous y engager, je ne vous parlerai que de quelques-unes des choses de votre lettre qui se trouvent dans ces teintes.

Vous savez faire la distinction qui existe entre causer et parler, et je vous avouerai que c'est cela qui m'a engagé à vous répondre.

Vous voulez savoir si mon cœur est vacant ? J'ai demandé l'étymologie de ce mot à un Monsieur qui compte faire à la Sorbonne un cours libre de n'importe quoi, et il m'a dit qu'il venait d'un mot latin dont la signification propre est : vide. Votre question n'aurait donc rien de flatteur pour moi si je ne réfléchissais que vous n'avez peut-être pas voulu me parler latin.

Oh ! pardon ; j'oubliais votre sympathie irrésistible pour une personne. C'est cela, monsieur, c'est cela ! Vous me demandez si je suis également irrésistible ?

Non, en vérité ; car parmi les cent soupirants que vous me supposez si généreusement, il ne m'est jamais arrivé cet accident électrique dont parle Stendhal.

La raison de cela est peut-être que j'ai trouvé jusqu'à présent les hommes semblables aux rouleaux d'orgue : au bout de deux ou trois airs, il faut recommencer, et j'ai le tort de n'aimer pas beaucoup les redites.

Il me vient une idée : Voulez-vous subir une épreuve ? Ecrivez-moi publiquement quatre lettres : si je ne vous trouve pas... rouleau d'orgue, je vous le dirai, et je vous permettrai de vous faire présenter. Je sais que les d'Erney sont une bonne famille de Dauphiné, et je connais quelqu'un qui a été garde-du-corps en même temps que l'un d'eux. Je vous dirais son nom au besoin.

Allez donc, monsieur, mon écharpe est bleue et je regarde vos passes.

Noémie DE VIEUBARE.

L'abondance des matières nous force de supprimer une lettre de M. Emile d'Erney.

UN

FUTUR GARDE NATIONAL

J'ai lu quelque part, à propos de la loi sur l'armée, que tous les jeunes gens faisant partie de la *mobile* qui pourront prouver leur parfaite connaissance du maniement de l'arme, seront exemptés des exercices.

J'ai le double avantage d'appartenir à la classe des — jeunes gens — et à celle de la — mobile !

Ces dernières paroles produisirent un effet magique, car aussitôt la malheureuse Louise sortit de l'espèce d'anéantissement dans lequel l'avait plongée la présence de Cormeau, et s'adressant à ce dernier, elle murmura avec des larmes dans la voix :

— Oh ! parlez, monsieur, parlez ; pour le voir, pour l'embrasser je ferai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

L'agent dissimula un de ses mauvais sourires et continua :

— Allons, te voilà comme je veux que tu sois ; écoute donc bien mes paroles : il faut qu'avant le 7 juin le lieutenant Gauthié, de la compagnie Ledoux, t'appartienne corps et âme ; voici des notes qui te donneront tous les renseignements désirables sur son caractère, sa personne et les endroits qu'il a l'habitude de fréquenter. Le jour où tu tiendras ta promesse, je tiendrai la mienne, j'en prends l'engagement d'honneur.

— Gauthié m'aimera avant peu, je vous le jure ; seulement je vous demande une complète liberté d'action, ainsi que la facilité d'employer vos gens comme il me plaira.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le lieutenant de police, qui se mit aussitôt à son bureau et écrivit sur un parchemin portant le sceau de l'Etat, les lignes suivantes :

« Ordre à tous les commissaires et agents de police du département du Rhône, d'obéir aveuglément à Louise Lallemand, employée à mon service et qui agit pour le roi et le bien de l'Etat. »

« Le lieutenant de police de la ville de Lyon. » Monsieur le lieutenant apposa son cachet particulier au bas du parchemin sur lequel il venait d'écrire, et le remit à Louise.

mais hélas, je n'ai pas le bonheur d'être initié aux douceurs du *crève-pot*, et la manœuvre par elle-même ne m'a jamais rien dit. On n'est pas parfait. Pourtant, comme je veux profiter des... facilités que le gouvernement me donne, je me suis mis en quête d'un *instructeur* capable, et depuis lundi, tous les jours de 6 à 7 heures du matin, mes voisins ont le plaisir d'être réveillés par des :

— ..Ortez..... rme !
— ..Rrsentez..... rme !
— En avant..... arrrrche !
— Gauche — droite — gauche — droite — gauche — droite..... Halte !
— ..hargez..... rme !
— En joue..... feu !
PAN !... je lâche la détente.
Et une minute après, tous les voisins réveillés en sursaut sont à ma porte, l'enfoncent et envahissent ma chambre en s'écriant avec effroi :
— Est-ce qu'on a tué quelqu'un ?...

Mais ce n'est pas tout. Pour soutenir mon ardeur guerrière et entretenir le feu sacré, j'ai fait déterrer de mon grenier une vieille serinette édentée, qui, pendant tout le temps de la leçon me « vrille » l'air de la *reine Hortense* !

C'est charmant. L'air dure juste une minute. Je l'entends donc soixante fois par leçon.

Comme ma montre retardait de quelques dix francs et que je n'ai jamais eu l'audace d'avoir une pendule, j'étais fort embarrassé pour savoir l'heure exactement. Mais mon supérieur, qui comme moi était frappé de la longueur de la *reine Hortense*, eut une inspiration que je trouvai splendide.

Il adopta à ma serinette un *compteur* !... à aiguille !

Ce compteur, aussi simple qu'ingénieux, comme vous allez en juger, se compose tout simplement d'une ficelle enroulée autour d'une des extrémités du cylindre de l'instrument. A mesure que le cylindre se déroule..., la ficelle baisse et indique, sur une échelle de proportion préparée à cet effet, le nombre exact d'*airs* moulus.

Comme vous le voyez, le truc ne manque pas de cachet.

Supposez, par exemple, qu'à 7 heures 3/4, mon instructeur me demande :

— Quelle heure est-il à la serinette ?
Je lui réponds aussitôt :
— Mon supérieur, vous avez le temps, il n'y a que quarante-cinq *airs* que vous êtes ici ; vous avez donc, par conséquent, encore quinze *Syries* à attendre.

Grâce à cette aimable serinette, les résultats que j'ai obtenus sont prodigieux.

Je n'ai pas huit jours d'étude et j'exécute déjà le fameux « tête droite » et « tête gauche » DIX coups de suite sans me tromper une seule fois... et sans souffrance morale !

C'est tout bonnement merveilleux.

Par contre, les « conversions » me trouvent un peu rebelle. Je ne sais à quoi cela tient, mais je ne puis parvenir à me les faire entrer dans la tête.

Cependant, en étant bien *seriné*, j'espère en sortir avant peu.

Un dernier détail. Mon professeur, qui sait qu'il faut rechercher

— Tenez, lui dit-il, à la vue de ce papier mes gens vous obéiront comme à moi même.

Louise Lallemand prit l'acte, le lut, et le serra dans son corsage en disant au lieutenant de police :

— Maintenant je n'ai pas une minute à perdre, car je suis intéressée au succès de l'entreprise.

M. le lieutenant frappa sur un timbre ; un huissier parut.

— Reconduisez mademoiselle par le petit escalier de service, il ne faut pas qu'on la voie sortir d'ici.

Louise salua légèrement le chef de la police, et passant devant Cormeau, lui dit d'un ton humble :

— Vous m'avez donné votre parole, monsieur, vous avez la mienne.

Et elle sortit, précédée de l'huissier.

Lorsque la porte du cabinet se fut refermée sur elle, M. le lieutenant ne put s'empêcher de dire à son premier agent :

— Peste, mon cher Cormeau, quel homme vous faites ; sans votre providentielle intervention, le jeune blanc-bec nous échappait.

Puis il ajouta avec une nuance d'ironie :

— Est-ce en faisant du sentiment que vous avez conquis ou dompté le cœur de la belle Louise ?

— Oh ! j'ai fait mieux que cela, M. le lieutenant.

— Eh quoi donc, mon cher Cormeau ?

— J'ai tué son amant et je lui ai volé son enfant !

CHAPITRE VIII.

UN PREMIER AMOUR.

Les exigences de ce récit nous ont forcé à abandonner, pour quelque temps, nos héros.

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 40.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

CHAPITRE VII. — (Suite).

En proférant ces dernières paroles, la fière bohémienne regarda bien en face le lieutenant de police.

L'indignation donnait à son regard une si hautaine expression de dédain, que pour la deuxième fois, il baissa les yeux.

Il allait peut-être s'avouer vaincu et renvoyer la belle Louise, lorsque tout à coup une voix impérieuse prononça derrière lui cette seule phrase :

— Je le veux.

Louise se retourna comme si un reptile l'avait mordue.

Cormeau, qui jusque-là avait assisté à la scène précédente en spectateur invisible, venait tout à coup d'entrer ouvrir le paravent en prononçant les trois mots cités plus haut.

L'agent de police comptait probablement sur l'effet

LES JOURNAILLONS

O jeune homme !
 Qui que vous soyez, pion ou calicot, bureaucrate ou étudiant, si jamais il vous prend fantaisie d'avoir la bile du journalisme, regardez-y dix, cent et même cent et une fois avant de vous engager définitivement dans cette déplorable et dangereuse voie; laquelle rapporte quelquefois des honneurs, mais bien souvent conduit à Sainte-Pélagie, à Mazas, ou... ailleurs. Tâtez-vous les biceps, essayez la solidité des fémurs, la fermeté des jarrets; puis écoutez :

Une fois votre détermination bien arrêtée, de deux choses l'une, ou vous vous lancez dans la *presse légère*, ou vous vous enterrez dans la *presse timbrée*.

Si vous penchez pour la première, votre premier soin devra être, non pas d'apprendre les armes — il faut laisser cela aux rédacteurs des *timbrés*, — mais de vous initier aux secrets du chausson, de la canne et du bâton; car soyez sûr que M. **, qui croira s'être reconnu dans un de vos *Poteaux* ou de vos *Miels*, ne vous trainera pas devant les tribunaux (il n'aime pas les éclats), pas plus qu'il ne vous enverra des témoins (en fait d'*embrochés* il n'aime que les poulardes); non! il préférera donner soixante-et-quinze centimes à son concierge pour que celui-ci vous administre, ou essaie de vous administrer dans quelque coin, une volée de bois vert....

Êtes-vous garçon, soyez certain que si jamais vous êtes sur la trace d'un bon mariage, je veux dire d'une bonne affaire, il se trouvera toujours quelqu'un pour dire, au beau-père futur : « Comment! vous donnez votre fille à un tel, mais il est rédacteur du... » Alors, le fameux : Tout est rompu, mon genre! retentira à vos oreilles, aussi éclatant que la trompette de l'archange Chose.

Dans la rue, les hommes bien pensants hausseront les épaules de pitié ou souriront d'un certain air, les jeunes éreintés vous devisageront comme une bête curieuse, et la maman dira, à son enfant féminin : « Baisse les yeux et ton voile, ma fille! voilà un jeune journaliste qui passe! »

Telle est cette médaille dorée qu'on nomme « *presse légère* », médaille qui n'a que le revers.

Le journaliste politique est plus heureux. D'abord, il est estimé, admiré, de ses partisans; pour les autres, il est un homme *sérieux*, l'administration est aux petits soins envers lui, pour se le rendre favorable; certaines femmes enthousiastes — il y en a — vont au lendemain des articles *tapés* lui faire une visite qui n'a probablement rien de désagréable, etc... S'il est accusé, toutes les sympathies seront pour lui, et sa condamnation ne les fera qu'augmenter: il sera le martyr de la liberté!... Dans les salons, on lui donnera la place d'honneur; dans les familles il sera le bienvenu, et la mère tâchera de lui glisser sa fille. Enfin, il n'y a pas jusqu'aux coups d'épée qu'il a pu, peut ou pourra recevoir, qui ne lui soient comptés par l'histoire.

— Alors, sans le savoir, répartit le jeune homme, j'ai servi les projets de la police du roi? Tonnerre! je lui revaudrai ça.

— Allons, calme-toi, reprit Ledoux, qui ne put s'empêcher de rire, en voyant la colère comique de son fidèle lieutenant, calme-toi; piège prévu est à moitié évité.

Les trois amis tinrent conseil; il fut décidé que l'on ferait prévenir secrètement les membres de la société, qu'il n'y aurait pas réunion d'ici à quelques jours.

Ce point arrêté, tout le monde reprit gaiement le chemin de la ville.

Lauvent avait hâte de revoir sa fille, sa maison, ses ouvriers qu'il avait été forcé d'abandonner tout à coup pour obéir à la loi, et qui depuis son arrestation n'avaient aucune nouvelle de lui.

Ledoux n'avait pas revu sa bien-aimée Marie, comme il se plaisait à l'appeler, depuis son retour à Lyon; il hâta donc le pas, avec l'ardeur d'un amoureux de vingt ans.

Lauvent, dont les jambes n'allaient pas aussi vite que le cœur, fut à plusieurs reprises obligé de s'arrêter pour reprendre haleine.

Gauthié suivait et se laissait aller à des réflexions d'un genre tout différent: il se disait que personne ne l'attendait au logis, qu'aucune affection ne répondait à ses aspirations, à ses désirs; il se disait tout cela, et peu à peu son front s'obscurcissait.

Les deux amis, tout entiers à la joie de revoir ceux qu'ils aimaient avaient pour le moment oublié la politique, et causaient de Marie, sans s'apercevoir que leur compagnon était devenu morose.

On arriva ainsi à la hauteur de la rue des Augustins,

Vous voyez donc, mon cher aspirant, que l'avenir du journaliste de grand format est tout roses; il est vrai que ces dernières ne sont pas sans épines, car quelquefois il est exposé à se voir cracher sur la figure par un goujat de confrère, ou à s'entendre dire en plein public que l'étranger lui a donné quelques cinquante centimes pour soutenir une cause qui n'est pas celle de son pays.

A part cela, le métier de journaliste politique a encore des charmes, si on est bien sage on peut compter sur la rosette et on a la perspective d'arriver un jour au palais Bourbon.

O journalistes en herbe, r leins de feu, d'ardeur et de courage, je souhaite que vous n'ayez jamais maille à partir avec M. Délesvaux dans l'exercice de ses fonctions.

JEHAN.

LE REFUSÉ ET L'UNIVERS

Combat singulier

Pour être chroniqueur, je n'en suis pas moins homme... et comme tel je suis assujéti à un tas de petites vicissitudes parmi lesquelles je vous demanderai la permission de ne pas omettre ma barbe.

Hélas! oui, je suis barbu, je l'avoue à mon grand désespoir. Je m'étais toujours rêvé sans poil.

C'était donc en cette qualité, et même à cause de cette qualité, que passant jeudi dernier devant la boutique d'un barbier de Vaise, je résolus de me faire administrer, par cet honorable raseur, une *raclée* — au savon. Je crois même que je me fis coiffer!

Je suis garçon, il m'est donc permis d'employer cette dernière expression, sans porter atteinte à ma dignité d'homme libre.

En qualité d'homme libre, j'entrais donc me mettre dans les fers, — lorsqu'un bruit étrange parvint jusqu'à moi. — Il me sembla entendre quelque chose, comme le croassement d'un corbeau mêlé au bruissement d'une légion de cafards qu'on érase.

En même temps, une forte odeur d'encens me monta à la gorge et menaça de m'étouffer.

A moitié suffoqué, je me retournai, et qu'est-ce que j'aperçus? une espèce de bedeau qui lisait l'*Univers*! Ce que j'avais pris pour des croassements, était produit par les exclamations de joie que laissait échapper le sacristain, en lisant la douce prose du mielieux Veillot.

Quant au bruissement de cafards, c'était tout simplement le bruit que faisait la sainte feuille fébrilement froissée par le rat d'église.

J'allais bravement prendre mon parti et me disposer à rester quand même, lorsque tout à coup je ne pus retenir un cri.

il fallait prendre par cette rue pour gagner le logis de Lauvent.

Le père de Marie engagea affectueusement Gauthié à venir avec eux.

Ce dernier comprit qu'il était de trop dans cet épanchement de famille et, pour s'excuser, prétextait une visite oubliée.

Ledoux crut comprendre :
 — Tu nous quittes, je devines, tu es attendu quelque part?

Gauthié baissa la tête et ne répondit pas.

Ledoux prit ce silence pour un aveu et continua, sans se douter qu'il torturait cruellement le cœur du jeune homme :

— Je suis sûr qu'elle est jolie? et qu'elle doit t'aimer comme tu le mérites; car avec les qualités sérieuses de ton esprit et de ton cœur, tu n'as pu trouver, pour répondre à ton amour, qu'une affection digne de toi.

Le pauvre garçon ne répondait toujours rien, mais il détourna subitement la tête pour cacher une larme.

Enfin, après avoir convenu que l'on se réunirait le lendemain soir dans l'appartement du capitaine, rue Mercière, l'on se sépara.

Puis Gauthié avait hâte d'être seul, ce bonheur des autres commençait à lui peser sur le cœur, et il se sentait par moment de vagues atteintes de jalousie.

Il erra à l'aventure sur les quais de la Saône, en donnant un libre cours à son amertume.

— Il est aimé lui, il est heureux, se disait-il, ils ont tous deux des affections, un but, l'amour, l'espérance, c'est-à-dire l'avenir... tandis que personne ne songe à moi. Que suis-je ici-bas? un soldat

Horreur!... ils étaient...
 En se dérangeant, le premier bedeau venait de m'en découvrir un second, en tout exactement semblable au premier, et, comme lui, lisant l'*Univers*.

C'était trop pour un homme seul.
 L'effet que cette seconde découverte produisit sur moi fut tel qu'il me sembla que ce dernier bedeau, lui-même, en masquait un troisième, puis un quatrième, puis... mon imagination se frappa, et je ne vis bientôt plus que -- bedeaux -- lisant et froissant l'*Univers*.
 Je venais de tomber, sans le savoir, sur le coiffeur d'une confrérie.

Pourtant, je ne perdis pas totalement mon sang-froid, j'eus une inspiration subite, et, sans quitter des yeux mes adversaires, je plongeai fiévreusement ma main dans la basque de mon habit, et j'en retirai précipitamment... un numéro du *Refusé!!!*

C'était justement un numéro à aiguille!

L'effet fut désastreux!

Affolés, fous de terreur, en moins de temps qu'il n'en faut pour commettre un péché mortel, mes deux noirs oiseaux, pris d'un tremblement subit, s'enfuirent épouvantés.

Et ma barbe s'acheva sans que je fusse dérangé.

L'HOMME MASQUÉ.

A MADEMOISELLE M. DE R.

Lorsque votre regard m'embrase et me pénètre,
 Votre âme dans vos yeux se met à sa fenêtre
 Et regarde passer l'amour qui pleure en bas;
 Voyant ce « mendiant », vous lui dites : — Hélas!
 Si tu veux me toucher et jouir de mes charmes,
 Apporte-moi de l'or et cache-moi tes larmes.
 Lui.

Nous publierons prochainement dans le *Refusé* :

LE CONFLIT
 DE
 GÉROLSTEIN ET DE POLUX

PAR
 notre collaborateur Jules FRANTZ.

de hasard. Peut-on m'aimer, moi... et si une femme m'aimait, ai-je un rang, une fortune à lui offrir?... pourrais-je seulement lui donner un nom?..

Et deux grosses larmes perlèrent sur les joues du jeune lieutenant.

Il était tellement livré à ses tristes réflexions qu'il ne s'aperçut pas que la nuit était venue peu à peu, et que, depuis un moment, une ombre s'était obstinément attachée à ses pas.

Tout entier à sa mélancolie, notre personnage descendait la rivière et ne prêtait nulle attention à ce qui se passait autour de lui.

A chaque instant, les passants devenaient plus rares. La nuit était noire et c'est à peine si on distinguait quelques rares étoiles sous la grande voûte céleste.

Toujours livré à lui-même, Gauthié arriva devant le pont de bois qui se trouvait alors un peu en arrière du pont Tilsitt actuel, et ne remarqua également pas que l'ombre qui le suivait venait de le dépasser.

A ce moment, un coup de sifflet se fit entendre à quelques pas de lui.

Gauthié releva la tête un peu intrigué.

Tout à coup des cris perçants partent de la herge qui se trouve juste au-dessous de lui, en même temps on entend comme le bruit étouffé d'une lutte.

Gauthié se penche en avant et distingue bientôt comme une ombre blanche qui se débat au milieu de plusieurs autres.

— Morbleu! mais c'est une femme que l'on bâillonne. Et, sans écouter la plus vulgaire prudence, le jeune lieutenant s'écrie d'une voix vibrante :

— Courage, madame! tenez bon, me voilà.

(La suite au prochain numéro).

avec soin tous les moyens possibles de surexcitation, propres à frapper la vue... et l'oreille du... patient, a introduit à notre mécanique, un dernier et charmant perfectionnement.

Un petit canon rayé est fixé au bas de l'échelle, à l'endroit marqué pour le sixième air, de telle façon que lorsque nous arrivons à la fin de notre rouleau, c'est-à-dire, lorsqu'il est l'heure de la récréation, la ficelle touche un ressort et... le canon part.

Les voisins arrivent avec ensemble et mon instructeur imite le canon. Ma leçon étant finie, je mets ma serinette au *clou* en attendant le bienheureux jour où j'y serai mis moi-même.

Ah! un résultat que je n'avais pas prévu. J'apprends au dernier moment que les locataires ont signé une pétition pour demander au propriétaire — mon expulsion — de la maison. Ce dernier a promis... de m'augmenter.

Cet homme est dans son droit, vous auriez tort de le blâmer. Il *tire* de son côté et moi du mien.

Avec cette différence pourtant :
 Qu'il tire sur moi... à vue.
 Et que je ne peux pas tirer sur lui... même à poudre.

Jules FRANTZ.



VÉLOCIPÈDE

PROSE RIMÉE.

Eh quoi! l'on mange les chevaux?
 Que devenir, pauvres bipèdes,
 Si quelques bienfaisants cerveaux,
 N'enfantent des vélocipèdes.
 L. A.

Un ex-beau en décadence, voulant encore en imposer, avec un air d'outrecuidance, au parc, un jour s'en va poser.

Il avise un vélocipède qu'au promeneur on va offrir! C'est moins coûteux qu'un quadrupède. Vite, une course pour un franc.

En sportman monte la machine, enfourche le dada de bois. Dieu! qu'il se démène et s'échine pour faire le tour du bois.

On admirait son élégance, quand, hélas! faisant un faux pas, au crâne se fait une gance. Il fut à deux doigts du trépas.

MORALE.

De Troie, un cheval qu'on renomme, causa jadis maints accidents; quoique en bois, c'est traître pour l'homme, surtout s'il prend le mors aux dents.

L'ACCEPTÉ.

Nous avons laissé Lauvent et le capitaine Ledoux au fort St-Jean, au moment où le fougueux Gauthié entraînait comme une bombe dans leur cellule pour leur annoncer que ses démarches avaient enfin abouti et qu'ils étaient libres!

En apportant cette heureuse nouvelle, le généreux jeune homme s'attendait à quelque manifestation joyeuse de la part de ses amis.

A son grand étonnement, sa déclaration eut un résultat diamétralement opposé.

Lauvent regarda Ledoux, qui se contenta de répondre :

— Allons, il n'y a plus à en douter, nous sommes réellement signalés.

Gauthié ouvrait de grands yeux et ne pouvait comprendre qu'il y eût une combinaison de police dans un élargissement, qu'il avait eu tant de peine à obtenir et qui lui avait coûté tant de marches et de démarches.

Il ne put dissimuler son étonnement à Ledoux, qui lui expliqua ce qui l'amenait à penser ainsi.

— Pour motiver notre arrestation, lui dit-il, il suffisait seulement que nous fussions soupçonnés de faire partie du complot, et, dans ce cas, notre détention devait durer un espace de temps suffisamment long pour qu'on puisse ouvrir et vérifier une enquête; mais au contraire, il arrive qu'on nous libère vingt-quatre heures après nous avoir arrêtés : de deux choses l'une, ou il y a eu erreur, et dans ce cas, ce cher lieutenant de police n'a pas eu le temps de s'en assurer; ou il n'y a pas eu erreur, et alors la liberté que l'on nous donne n'est autre qu'un piège grossier, dans lequel on espère me faire tomber, pour s'approprier les papiers de la société, dont je connais seul le dépôt.

UN AMOUR DE FILLEUL

CHANSONNETTE

Musique de HERVÉ

P'tit père, t'avais donc bien d' la peine,
Quand j' vins au monde t'étais donc fou,
De m' donner pour parrain, marraine
Deux pauv'rs diabl's qui n'avaient pas l' sou!

L'hiver dernier, pâle et souffrante,
Ma marrain' vint nous dire adieu;
Puis s'en alla presque mourante
A l'hospic' rendr' son âme à Dieu.
Tans pis pour ell' p'isqu'elle est morte;
Mais mon parrain, lui, qui s' port' bien,
Parfois pourrait bien faire en sorte
De m' donner quéqu' chos'.... mais rien!
Ah!... P'tit père, etc.

Tu sais qu'aujourd'hui c'est sa fête?
J'en viens... mais c'est du temps perdu:
Il n'a mém' pas, — le malhonnête! —
Daigné me glisser un écu!
Chez lui sept marmots en guenilles
Pleuraient de froid, hurlaient de faim;
C'était à prendr' garçons et filles
Et broyer tout ça sous sa main!
Ah!... P'tit père, etc.

Mes camarad's Fanfan, Basile,
Ont des parrains qu' sont généreux,
Et j' suis bien sûr que d' tout' la ville
C'est moi qu'ai le plus malheureux!
Ils ont toujours, eux, d' belles étrennes
Chaqu' fois que r'vient le jour de l'an;
Moi, pour que j' puiss' me payer les miennes,
J' suis obligé.... d' voler maman!
Ah!... P'tit père, etc.

Tu n' vas pas me laisser, j' suppose,
L' vilain nom de c' parrain râpé?
Qu'on m' nomm' plutôt machin' ou chosin'
Mais que j' sois riche et bien nippé!
L' travail et moi nous n' somm's pas frères,
D'ailleurs l' travail c'est mal porté,
C' n'est bon qu' pour les pauv'rs prolétaires
Et les gens qui crèvent de santé!
Ah!... P'tit père, etc.

Célestin GAUTHIER.

CHRONIQUE DE SAINT-ÉTIENNE.

L'Indépendant n'est point mort, il est ressuscité
avec plus de vie que jamais, car il nous menace
de paraître deux fois par semaine!
Ah! sapristi!

N° 11.

SIMPLICE

Roman intime

Par Victor CHAUVET

A Jeanne.

— J'en suis sûre.
— C'est une expérience que je voudrais faire, si
vous le permettez.

— Faites-la. Ce n'est probablement pas la dernière
fois que nous nous rencontrons et l'amitié qui naît
d'habitude entre ceux qui se voient et que rien ne force
à se tromper, naîtra bientôt entre nous. Eh bien! je
vous fais les avances d'une bonne partie de cette amitié
et je vous promets de tout dire.

Si vous me convertissez à votre belle insouciance,
peut-être aurez-vous fait une œuvre méritoire; je ne
sais, mais ce qu'il y a de certain, c'est que si vos bons
conseils ne sont pas trop difficiles à suivre, ils ne se-
ront pas perdus.

Je vous avoue que je ne m'attendais pas ainsi à être
mis au pied du mur, et que cette assurance me décon-
certa un peu, surtout quand je vis avec quel sourire plein
de finesse elle souligna ses derniers mots. Mais comme
je n'étais pas fâché de continuer la conversation, je ne
voulus pas me tenir pour battu.

D'ailleurs, j'étais de bonne foi, et l'amour que je
ressentais pour elle doit vous le dire assez. Je lui
parlai de sa jeunesse perdue, de son avenir compromis
ou brisé, si elle persistait à ne pas éloigner les idées
sombres qui l'envahissaient.

Il en est ainsi des natures fortement constituées,
les grandes maladies les tuent tout à fait ou bien
les... purgent complètement.

Comme toujours, ce cher confrère nous consacre
entièrement son numéro (1).

Ce qui ressort de plus clair, selon moi, de l'ap-
préciation de notre confrère, le voici :

La durée de notre règne sur les Stéphanois doit
être en raison directe du carré de la bêtise de
ces derniers.

Décidément, MM. les directeurs du théâtre
subventionné (si je le qualifie ainsi, c'est qu'il
vient d'en naître un second), s'efforcent de s'en-
tourer de l'estime du public en donnant tout le
moderne répertoire.

Dans quelques jours, la Vie parisienne, qui est
appelée à avoir une foule de représentations; en at-
tendant nous avons eu ces jours derniers l'Honneur
et l'Argent du regretté Ponsard, où MM. Boute-
loup et Clavandier ont été couverts d'applaudis-
sements mérités.

Mme Clavandier (rôle de Lucile), a été aussi
charmante que vraie et enjouée.

Mlle Leclerc (rôle de Laure), Dugazon de la
troupe lyrique, a au moins fait preuve d'une
bonne volonté digne de louanges en remplaçant
de son mieux Mlle Rénée d'Abzac, indisposée ce
soir-là.

L'Œil crevé, cette bouffonnerie charmante, re-
marquable par sa musique aussi originale qu'a-
gréable, a eu un vrai succès; comme toujours,
Mme et M. Lamy ont été aussi charmants qu'im-
possibles.

Quant à M. Seiglet (le gendarme Géromé), rien
n'égale son flegme comique.

Cet artiste nous quitte à la fin de l'année, il est
engagé à Lyon.

Je commence à comprendre pourquoi tous nos
précédents directeurs de théâtre ne faisaient pas
fortune à St-Étienne : MM. Lamy et Seiglet se
sont entourés d'une troupe aussi intelligente que
dévouée à la direction, ce qui faisait dire der-
nièrement à M. Lamy qu'il n'y avait pas de di-
recteur de théâtre ici, mais une troupe de bons
camarades.

Jean PICK.

(1) Si l'un des deux cessait la polémique, comme l'autre
serait vexé!

J. F.

J'essayai de lui faire comprendre que si la vie ne
répond pas aux rêves de notre imagination, elle ne
nous en impose pas moins des devoirs sacrés auxquels
un cœur honnête ne peut faillir, et que le premier de
ces devoirs est de la supporter courageusement sans
se plaindre. Et j'ajoutai :

Si vous ne trouvez rien ici-bas qui vous console, si
les conseils et les prières d'un ami vous laissent in-
différente, si ce monde ne vous suffit pas et que votre
âme se déchire aux liens qui la retiennent, vous pou-
vez encore être heureuse en vous élevant par la pensée
et par l'aspiration jusqu'à l'Être Infini que tout révèle
et proclame. Mais n'oubliez pas que ces extases, quand
elles sont trop prolongées, deviennent dangereuses, et
qu'on risque de perdre souvent plus que la vie à vou-
loir regarder Dieu en face!

— Je vous entends, me dit-elle, il y a entre Lui et
nous un abîme qui ne peut se franchir, et le mystère
de notre existence restera toujours, quoi que nous fas-
sions, confus et obscur pour nous. Ce n'est pas de ce
mal que je souffre. Mon âme est pleine de tristesse,
mais il n'y a pas d'orgueil. Tout ce que je ressens peut
se traduire ainsi : Nous naissons, nous mourons,
pourquoi? Est-ce donc bien la peine de venir souffrir
en ce monde pour n'y être que des ombres qui passent?
Le lendemain, l'heure présente, la minute même où
nous respirons nous échappe. Notre vie tient à un fil
qui peut se rompre d'un moment à l'autre, et alors il
ne reste plus rien de nous que ce que la terre en garde.
Et cependant nous cherchons la gloire, la fortune, le
bonheur, comme si nous ne devions jamais perdre ce
que nous aurons acquis, et nous aimons, nous nous at-
tachons à des créatures éphémères comme nous. Toute
espérance est trompeuse, et il n'y a rien de vrai, rien

Nous recommandons particulièrement à nos
lectrices la causerie suivante qui avait été éga-
rée, au grand désespoir de notre Directeur.

Espérons que le succès de ce premier article
engagera notre « inconnue! » à nous con-
tinuer sa collaboration,

Le Secrétaire de la rédaction.

DENTELLES ET CHIFFONS

CAUSERIE FÉMININE

La fin justifie les moyens

Tous les hommes, quoiqu'ils diffèrent par leurs goûts,
se plaisent à reconnaître la beauté.

Tous aiment le beau, c'est un point qu'il n'est per-
mis à personne de contester, même aux plus affreux.

Les aveugles seuls auraient le droit de contredire
cette vérité, et encore distinguent-ils avec hardiesse
le magnifique jaune d'or adhérent à un louis, du vilain
mi-jaune cuivre dont est recouvert notre simple gros
sou.

Oui, mes sœurs, la beauté est comme une simple
rose au milieu d'un jardin, elle attire les visiteurs et
trône en souveraine parmi les tulipes et les dahlias.

Heureuses en ce monde celles que la nature a bien
dotées!

Mais, lorsque nous en voyons plusieurs, même parmi
les favorisées, chercher follement à s'embellir par le
talc ou le carmin, une pensée bien humiliante nous
vient au cœur.

Pour qui prenez-vous les hommes?

Les Pygmalion sont rares de nos jours, et comme au
temps de Boileau, nous arborons sa devise :

L'utile, c'est le vrai, le vrai seul est aimable.
Le vin, pour être bon, doit être véritable.

Qu'une blonde soit couleur de rose, ou qu'une brune
ait « du lis toute la blancheur » peu nous importe.

Elle paraîtra enviable toujours, si dans la nature
elle met sa confiance,

Et si pour elle un cœur bat, tant soit peu.

Il est vrai qu'au dix-neuvième siècle les années pé-
sent lourdement, et notre célèbre héros des mousque-
taires aurait eu de la peine à en supporter une poignée
sur ses épaules.

de durable, rien qui ne mourra point, voilà la seule
vérité d'ici-bas. Et encore la mort ne serait pas un
malheur aussi irréparable s'il devait rester quelque
trace de notre séjour dans ce monde.

Mais avec nous tout disparaît, et notre souvenir mé-
me s'efface dans les cœurs unis aux nôtres par les liens
de la famille, de l'amitié ou de l'amour.

La douleur ne doit pas être éternelle, dit-on. Elle ne
l'est pas en effet. L'égoïsme, qui est une des lois de
notre misérable nature, l'égoïsme nous force à marcher
devant nous, et la douleur diminue à mesure que l'oubli
grandit. Voilà donc ce que c'est que la vie! Une vallée
de larmes! Mais comme nous y tenons cependant,
comme nous consentirions pour la plupart à toutes les
bassesses, à toutes les lâchetés qui pourraient la pro-
longer d'un jour! Les plus forts, mais qui sont ceux
qu'on croit les plus faibles, les poètes et les rêveurs la
regardent passer dans l'espérance d'un destin meilleur,
car ils ont la foi et ils savent que leur patrie n'est pas
de ce monde.

Les ambitieux, au contraire, ne voient, ne connais-
sent rien au-delà d'elle.

Ils l'emploient tout entière à la réalisation de leurs
projets, à l'assouvissement de leurs passions; ils usent
leur esprit et brisent leur corps à la poursuite d'une
gloire vaine; ils sacrifient leur jeunesse, leurs amours,
leurs convictions à cette gloire; d'hommes ils se font
esclaves, et s'avilissent, se rapetissent, tout cela pour
avoir quand ils seront morts à la peine une épitaphe
sur leur tombeau!... Eh bien! voudrez-vous encore
me guérir maintenant que vous me connaissez mieux,
et ne pensez-vous pas comme moi que la vie ne vaut
pas le bien qu'on en pense?

— Peut-être, répondis-je, mais permettez-moi de

Et plus on les arrose de champagne, plus elles mar-
quent profondément leur empreinte — ces terribles
années.

Aussi, qu'un miroir fidèle ordonne souvent de recou-
rir à la peinture, c'est chose très-explicable.

Il faut niveler ce coin de l'œil où viennent converger
mille petites lignes de démarcation, comme les rails
d'un chemin de fer.

Et pour cela, on a recours au pinceau.

Opération longue et ennuyeuse qui se pourrait nom-
mer avec justesse : *Epattement*.

Puisqu'elle consiste à désarticuler une patte!

Vingt fois sur le métier remettant son ouvrage, le
pinceau travaille toujours et le succès ne va pas gran-
dissant, au contraire.

Une couche parfumée et épaisse s'est établie à la
place de quelques lignes qu'un bon lorgnon pouvait
seul découvrir.

Outre qu'il est imprudent, ce procédé réussit à peine
pour les lycéens novices qui ne voient, dans leurs rêves
de sérial, qu'atmosphère embaumée et femmes per-
verties.

Il est, chères sœurs, un moyen plus sûr de ressaisir
en grâces ce que la jeunesse emporte avec elle.

Ce moyen, bien peu le possèdent.

Il est chez la femme un thermomètre du goût, en
même temps qu'il caractérise ses tendances.

Les femmes ne font que gagner à le connaître,
Car :

Il répare des ans l'irréparable outrage
Et fait passer pour neuf un antique visage!

Cet art, vous l'avez deviné, c'est l'art de choisir les
nuances qui conviennent à son teint, la coiffure qui fait
l'air bon ou méchant. En un mot, l'art de savoir quelle
robe il faut certains jours et certains autres.

C'est l'étude que je vous propose pour une pro-
chaine causerie.

A. B.

Quatrain d'actualité

Le projet adopté sur la loi militaire
Vous produit, filles d'Eve, une vive douleur;
La sensibilité vous est héréditaire;
Courage et... continuez (?) Vous vaincrez ce malheur.
Henry QUILLON.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14.

m'étonner du dédain que vous avez pour elle. Vous
êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche, que vous
manque-t-il ou que vous faut-il de plus pour que vous
consentiez à vivre comme tout le monde, sans vous
plaindre et sans arrière-pensée? Avez-vous éprouvé
de ces déceptions qui brisent le cœur, qui flétrissent
nos espérances les plus chères, qui détruisent nos illu-
sions? Avez-vous derrière vous de ces souvenirs qui
ôtent tout prestige à l'avenir et qui font regretter le
temps passé? N'avez-vous pas une mère dont vous êtes
la joie, et un frère dont vous êtes l'orgueil? N'êtes-vous
pas née pour être heureuse, enfin? C'est à peine si vous
comptez vingt ans, et vous êtes lasse! Déjà! C'est im-
possible! Regardez autour de vous et voyez ces femmes
du peuple, pâlies par les veilles, les yeux éteints par
les larmes, brisées par la fièvre, qui vivent cependant
qui gagnent péniblement un maigre salaire qui ne suf-
fit pas toujours à leurs besoins les plus nécessaires. Que
de belles raisons elles auraient de se plaindre! Quel-
ques-unes le font, je le sais, mais presque toutes se ré-
signent et se dévouent. A qui? à leurs enfants qui les
épousent et à leurs maris qui sont souvent injustes en-
vers elles. Voyez ces choses et descendez en vous-mê-
me; alors cette vie que vous croyez si lourde à porter
vous semblera plus légère, et vous serez plus heureuse.
Tout ce que nous étreignons est mensonge, dites-vous.
Oui, c'est vrai, tout est vain, excepté le bien qu'on
peut faire... Ayez un but et vous serez forte, jetez les
yeux plus bas que vous et vous n'aurez plus ces faibles-
ses; mais rappelez-vous surtout qu'après cette vie
pleine de misères et qui doit finir un jour, nous en
pérons tous une autre pleine de félicités et qui ne
finira point.

(La suite au prochain numéro.)